

ma 1771

## Quatre-vingt-dix-huitième

### LETTRE OUVERTE

#### aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1977

Mes chers confrères,

J'aime beaucoup le théâtre, vous ne l'ignorez pas, et j'applaudis à tout effort propice à son épanouissement. Aussi ai-je été douloureusement surpris en lisant les critiques relatives à une pièce jugée malodorante, du moins dans ses propos. Griefs supplémentaires : l'auteur est un étranger et son enfant a vu le jour sur une scène subventionnée.

Entendons-nous. L'auteur est forcément étranger parce que ceux de chez nous ne valent pas tripette. La désolation constante de M. Jacques Huisman en fait foi et le Ministre de la Culture partage cette navrance. Les subsides ? Eh quoi ! De nos jours rien ne se fait sans subsides. Aussi tous les groupes et groupuscules proposant n'importe quoi sont aussitôt ministériellement arrosés avec l'espoir — un accident est si vite arrivé ! — d'en voir jaillir un chef d'œuvre.

Reste le choix de la pièce. Je ne l'ai pas vue. Elle est, m'assure-t-on, puissamment scatologique. Et puis ? Ne convient-il pas de saluer tout enrichissement du théâtre contemporain ? La

sodomie, la masturbation et autres exercices spermatique finissent par lasser. D'où l'heureuse apparition sur scène de la matière fécale. Pourquoi s'arrêter aux paroles ? Paul Fort, quand il dirigeait le Théâtre d'Art, envoyait par vaporisateur des effluves de parfum dans la salle. Nous n'en sommes plus aux fadaïses de la Belle Epoque. Notre sens olfactif, pour être ému, a besoin de senteurs plus fortes.

Le théâtre doit poursuivre son effort d'affranchissement total. Qu'est-ce que la bienséance, la pudeur, la morale, sinon de vieilles atteintes à la liberté de l'homme ? Déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle, le bon Rabelais narre l'exploit de son héros Gargantua qui « en soubriant, destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les com-pissa si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huit, sans les femmes et petiz enfans. » Aujourd'hui cette fantaisie pissotière paraît innocente. La dramaturgie sterco-raire, par contre, ouvre des perspectives inattendues. Pensez au succès sur scène promis aux premiers coprophages !

Félicitons-nous d'être les témoins et parfois les acteurs, de ce monde nouveau qui s'élabore sous nos yeux. A ce titre, on n'a pas assez souligné un geste récent du gouvernement belge. Aux funérailles d'un homme, condamné par trois juridictions successives, assistaient le premier ministre et plusieurs de ses collègues. Y a-t-il désaveu plus cinglant de la magistrature et de ses sanctions surannées ? J'y vois le signe d'une abrogation prochaine du code pénal. La présence à cette même cérémonie d'un évêque prouve que les autorités ecclésiastiques n'entendent pas se laisser distancer dans cette poussée libératrice. Des évidences se sont imposées. L'emprisonnement des chenapans coûte cher et ne sert à rien. En les laissant courir, ils se mêleront à la foule des chenapans en liberté, tels que financiers, politiciens et autres prestidigitateurs.

Les poètes avaient donc raison. Les poètes ont toujours raison, je vise ceux qui forment les cohortes de choc de la poésie



de pointe. Il leur a fallu des efforts tenaces pour triompher de cette resucée insipide, la prosodie régulière. Car certaines races ont le goût inné de l'imitation, tels les singes. Écoutons à ce propos Desmond Morris : « Il y a cent quatre-vingt-treize espèces de singes actuellement vivantes. Cent quatre-vingt-douze sont couverts de poils. L'exception est un singe qui s'est nommé lui-même HOMO SAPIENS. » C'est pourquoi la victoire fut longue à conquérir. Le vers libre tôt privé de son rythme contraignant permit de couper une phrase en petits morceaux, puis de la supprimer en accollant des mots peu faits pour s'entendre. Ces mots, hélas, restaient banalement clairs : Une solution radicale, ce fut de leur faire dire autre chose. Cette fois on était sur la bonne voie. Il ne restait plus qu'à s'attaquer à l'orthographe, à inventer des vocables nouveaux privés de sens mais riches en possibilités devinatoires.

La poésie, enfin libre, est sauvée ! Ses ressources sont infinies. Dans « Finngans Wake », James Joyce, l'un des phares de la littérature contemporaine, a donné un magnifique exemple de richesse verbale : « Babadalgharaghtakamminarronnkonnbronnton-nerronttuonnhunntrovarrhounawnskawnoohoohoordenenthurnuk. »

La vie est belle, comme répète souvent un de mes vieux copains. En soupirant.

ROGER AVERMAETE

P.S. - Le théâtre au goût excrémental vient de jouer un auteur belge. Ne l'ai-je pas dit ? Un accident est si vite arrivé.



## LA MORT D'UN POÈTE

Armand Henneuse est mort.

Dans son pays natal, sauf Jean Tordeur dans « Le Soir », personne n'en a parlé.

Il se disait le plus petit éditeur de France et il avait publié, avec un goût sûr, nombre d'auteurs belges : Max Elskamp, André Baillon, Franz Hellens, Alain Beckers, René Lyr, Robert Guiette, Norge, Marcel Thiry, Paul Neuhuys, Théodore Koenig et j'en passe. Si plusieurs sont morts, les vivants ont fait comme s'ils l'étaient. Ainsi va le monde.

Les responsables de la Culture française l'ont ignoré. Il eut le tort de ne pas aimer les vers d'un conseiller littéraire qui prit fort mal cette offense à son talent. Encore qu'il fût un conférencier délectable, les « Midis de la Poésie » n'ont pas voulu de lui. Seule la Bibliothèque royale fit un geste en organisant une exposition consacrée à ses éditions. Elle étonna les visiteurs par l'ampleur d'icelles mais n'éveilla aucun écho parmi la gent littéraire. Une seule compensation, venue du secteur privé : en 1968 le prix Christophe Plantin lui fut décerné à Anvers, sa ville natale. Or ce prix annuel récompense un citoyen belge qui s'est fait valoir à l'étranger dans le domaine culturel mais qui est peu connu dans son propre pays. C'est tout dire.

Esprit fin et d'une politesse quasi Vieille France, Armand Henneuse était un maître épistolier. Telles de ses lettres sont des modèles de fine ironie, saupoudrée de fusées vengeresses. La réaction de l'idéaliste impénitent qui rêvait d'un monde meilleur où tous les hommes seraient frères.

Un poète ! C'était un poète de la vie comme il l'était la plume à la main. Discret, publiant peu, mais affirmant dans chaque poème ce don mystérieux qui pare de simples mots de ce charme qui touche à l'ineffable. Ceux qui ont lu « Les roses grises » ne me démentiront pas.

Il fut mon ami.

R.A.